

L'intime au cœur du politique : le cas de Dominique Celis

Catherine Gravet
Université de Mons, Belgique
Morgan Faulkner
Université Saint-Francis-Xavier, Canada

Dominique Celis, née en 1978 au Burundi, d'une mère rwandaise et d'un père belge, a grandi au Rwanda et au Zaïre. Arrivée en Belgique en 1986, elle obtiendra un master en philosophie à l'Université de Liège et enseignera la morale dans le secondaire, avant de retourner vivre à Kigali en 2013. En 2012, elle avait publié un bref essai sur le génocide des Tutsi, ainsi qu'un entretien avec Gaëlle Henrard où elle dénonçait le négationnisme qui permet à l'Occident, et à la Belgique en particulier, d'abriter des génocidaires. Elle y résumait ainsi les événements : « Le 7 avril 1994 le génocide des Tutsi¹ éclate. Planifié par les extrémistes Hutu, le facteur déclencheur est l'attentat de l'avion qui coûta la vie au président Habyarimana [6 avril 1994]. Le temps d'un printemps, d'avril à juillet, un million de Tutsi seront exterminés » (4).

C'est la Convention onusienne pour la prévention et la répression du crime de génocide du 9 décembre 1948 qui définit le génocide comme un acte « commis dans l'intention de détruire, en tout ou en partie, un groupe national, ethnique, racial ou religieux, comme tel » (ONU). Celis tient à préciser à Gaëlle Henrard qu'elle parle de génocide des Tutsi, ou même de « notre génocide » et pas de « génocide rwandais » (4). Des causes multiples de cette catastrophe, elle retient notamment le processus de discrimination entre Hutu et Tutsi, exacerbé par les colonisateurs belges à partir de 1894, qui aurait atteint un point culminant en 1994, malgré l'indépendance de 1962. Selon l'historien Jean-Pierre Chrétien, l'intégrisme ethniste repose sur une mauvaise connaissance des origines du peuplement de l'Afrique des grands lacs, méconnaissance entretenue et instrumentalisée politiquement, les différents acteurs en tirant bien des avantages politiques selon l'époque.

Dix ans après la publication des interviews et essais cités, Celis, préoccupée alors par les discours négationnistes et le besoin de valider les faits historiques du génocide des Tutsi, tourne son regard vers les blessures qui marquent le Rwanda contemporain. Toujours concernée par la confrontation des discours dominants avec les réalités vécues par les victimes du génocide, le roman *Ainsi pleurent nos hommes* (2022) s'attaque à l'écart, entre d'un côté, le discours officiel sur la réconciliation Hutu / Tutsi et, de l'autre, la douleur intime de Tutsi profondément blessés par le passé, ainsi que par une pression sociale au présent qui leur demande de tourner la page.

Car dans les faits, le Rwanda semble avoir produit un considérable effort politique pour imposer une solution qui réconcilie les parties, envers et contre tout, en commençant par reconstruire un appareil judiciaire: en effet, de très nombreuses nouvelles juridictions ont été créées, comme les Gacaca, tribunaux populaires spécialement chargés de juger les auteurs présumés du génocide,

¹ À noter que l'orthographe de Tutsi au pluriel n'est pas constante : avec ou sans -s. De même pour Hutu.

inspirées des anciennes assemblées de justice villageoise traditionnelle. Mais aussi, selon l'interview de Celis sur ARTE, il faut souligner le rôle de la Commission vérité et réconciliation, avec plus de deux millions de personnes traduites en justice dont 67 % d'entre elles inculpées. Bien entendu, nombre d'auteurs, politologues et organisations domestiques et internationales se sont posé les questions : Comment rendre justice aux victimes ? Comment juger, emprisonner, condamner tous les auteurs du génocide ? Pour Celis, romancière, le temps de la « réconciliation » (Kamanzi) ou de la « consolation » (Foessel) qui apaise n'est pas encore venu au Rwanda: le passé lui paraît insurmontable.²

Dans cet article, nous voulons mettre en évidence que le roman de Celis, *Ainsi pleurent nos hommes*, tente de répondre à ces questions éminemment politiques et que toutes ses références au politique y sont liées à l'intime, et, tout particulièrement, au corps des femmes. Notre hypothèse est que sa façon de traiter le génocide dans la fiction provoque une « incertitude générique » qui, selon Josias Semujanga, souvent, « caractérise les œuvres issues du génocide » (23). Cette incertitude quant au genre littéraire pratiqué par Celis pourrait, également, bien entrer dans le cadre de ce que l'on nomme l'« écriture femme »³, qui a souvent été caractérisée par un brouillage des frontières génériques, ainsi qu'un mélange de l'intime et du politique. Dans le roman de Celis, la confrontation de la fiction avec les événements sociaux, politiques et historiques liés au génocide et à ses conséquences jusqu'à aujourd'hui permet d'exprimer une expérience fort personnelle de la vie après l'horreur et après les tentatives de réconciliation mises en place au Rwanda. Comme nous le montrerons ci-dessous, la voix intime d'une narratrice au féminin et l'attention portée aux corps des femmes semblent être au diapason de la représentation d'une société rwandaise en souffrance et profondément déchirée.

Génocide en fiction

Le roman *Ainsi pleurent nos hommes* (2022) raconte, selon Celis, « une histoire d'amour qui dérive parce que les protagonistes sont hantés par l'extermination incendiaire » (« Dominique Celis signe »). L'autrice prolonge la réflexion développée dans son essai de 2012 en abordant la question qui suit : est-il possible de reconstruire une société après un génocide ? Ce questionnement est hautement politique, car le politique existe dans une société dès qu'il s'y trouve une instance capable de contraindre ses membres en vertu

² Pour Michel S. Kamanzi, auteur de l'article « Rwanda : quelle réconciliation », le pire serait que le génocide tombe dans l'oubli ou l'indifférence ; Michaël Foessel, dans l'ouvrage *Le Temps de la consolation*, avance l'hypothèse que, plutôt que d'abandonner l'idée de consolation à la religion ou à la psychologie, la philosophie —et la philosophie politique en l'occurrence— doit s'en emparer.

³ Titre de l'essai : Didier, Béatrice. *L'Écriture femme*. PUF, 1981. Le titre implique l'hypothèse d'une spécificité des textes émanant de femmes sans toutefois que Didier parvienne à des conclusions irréfutables. Il lui semble, par exemple, que Madame de Staël, Madame de La Fayette ou encore George Sand ont su ruser avec les formes romanesques conventionnelles ou que le rapport au corps et le rapport à l'oralité pourraient aussi être des caractéristiques récurrentes dans les textes des femmes qu'elle a étudiés au cas par cas.

d'une idéologie (Pestieu).⁴ Le paratexte le souligne amplement, tout en offrant une sorte de garantie de véracité :

Du Rwanda, pays aux mille collines florissantes, où après le génocide des Tutsis chacun a été forcé de tourner la page, Dominique Celis montre que derrière la rhétorique officielle d'unité nationale chacun a « incarcéré ses peines à perpète ». Des blessures sans cesse ravivées lorsqu'on peut croiser les bourreaux d'hier au détour d'une station-service ou sur la rive calme du lac Kivu. (Celis, *Ainsi pleurent nos hommes* 4^e couv.)

Résolument engagé, ce premier roman, paru 28 ans après le génocide, rassemble les lettres qu'Erika, qui avait fui le Rwanda avant le génocide et qui est revenue vivre à Kigali, écrites à sa sœur, Lawurensiya, restée en Belgique. Empreintes de bien des émotions, ces lettres s'étalent du 2 janvier au 31 décembre 2018, sans jamais donner directement la parole à Lawurensiya. D'emblée, l'incertitude générique s'installe. La première lettre annonce déjà, par préterition, l'amalgame entre l'histoire personnelle de la narratrice — voire de l'autrice (autobiographie) — et le destin tragique d'un pays (documentaire) : « *Pas de vengeance !* ont imposé les guérilleros d'hier, nos *Inkotanyi*.⁵ *Construisons notre pays !* Ils ont eu raison. Les Mille Collines sont florissantes. ... *Tout ça*, je ne t'en parlerai pas » (9). Les Rwandais reconstruisent leur pays, se reconstruisent, et « cela fonctionne », dans la réalité comme dans la fiction — même si « les cœurs sont brisés, cabossés » — parce que « tout le monde a à y gagner », dit Celis⁶ (« Dominique Celis signe »). Si, en apparence, politiquement et économiquement, le processus d'unité nationale a réussi, il n'en va pas de même du ressenti des personnages de fiction, ni surtout du couple passionné que formaient Erika et Vincent.

Les techniques narratives du roman épistolaire, du journal, du témoignage, voire de l'autobiographie modifient le pacte de confiance entre autrice et lectorat en rapprochant la fiction (qu'on veut croire) du réel ou du documentaire (qu'on croit « vrai »), bien que ni Celis ni sa narratrice ne soient des victimes directes du génocide.⁷ C'est en décrivant les blessures intimes de ses protagonistes que Celis entend exprimer la déchirure au sein de tout un peuple. Elle confirme dans les interviews que son intention est de montrer ce que « l'histoire collective fait à l'histoire individuelle » (Celis, « Dominique Celis signe »). En effet, le roman se focalise sur le ressenti et l'histoire d'Erika, la narratrice, qui définit le génocide comme un événement se perpétuant dans

⁴ L'objectif de Joseph Pestieu dans son article « Société et politique avec ou sans État » est de montrer que, s'il n'y a pas de société sans politique, il y a des sociétés sans État, en définissant au passage le et la politique.

⁵ Dans le roman, en note de bas de page ainsi que dans un glossaire en fin de volume, on trouve une explication des expressions ou mots locaux, en l'occurrence, pour *Inkotanyi* : « Soldats de l'Armée de libération pendant la période du génocide des Tutsis (1990-1994). » En italiques dans le texte.

⁶ À l'occasion de la sortie de son premier roman, Dominique Celis est interviewée le 31 octobre 2022 dans le magazine « Afrique Hebdo » sur France 4. L'interview suit l'annonce du procès de Félicien Kabuga, arrêté en France en 2020 après 25 ans de cavale, accusé d'avoir financé le génocide.

⁷ Celis déclare : « Je ne suis pas survivante, en 1994 je vivais à Bruxelles, le génocide a traversé ma famille sans l'écraser » (« 28 minutes »).

un étroit rapport au corps : « Dans ce mouvement, incarcéré nos peines à perpète. / Tel est le génocide. / Quelque chose a eu lieu, qui n'a pas de lieu. / Seule, une inscription insaisissable dans le corps. Là où le crime s'est ancré » (Celis, *Ainsi pleurent nos hommes* 14). Si le génocide est décrit comme étant « ancré » dans le corps, l'écriture qui exprime ce lien est présentée comme un acte puissant, capable d'agir sur la mémoire douloureuse inscrite dans le corps. En effet, Lawurensiya, la destinataire des lettres, a conseillé à sa sœur d'écrire pour « exorcise[r] ça de [s]on corps » (7). Erika essaie d'« extraire d'[elle], *cette chose* » qu'elle nomme « *une dévastation* » (7). Si ça ne marche pas, c'est parce qu'écrire la « dépèce », que « sur [s]a peau, rien ne s'est effacé » (7). Dans cette optique, Erika déclare à sa sœur qu'elle veut quitter le Rwanda parce que « la putréfaction des cœurs est en train de [la] gangrener » (8), qu'elle a

le corps habité de cadavres.⁸ / ... Pas uniquement les génocidés. / Les défunts des autres, aussi. / De la mère. Surtout. / Des familles associées. Des proches. Des amis. Des amants. / Des siens. / Des inconnus rencontrés au fil du hasard dans les bus, les cabarets, les commerces. / Dans les soirées. À la maison. / Les ondes de tous ces gens... Leurs morts finissent par [la] squatter. (8)

Peu importe qu'Erika n'ait pas été témoin ni victime directe du massacre. Le génocide s'est installé à demeure, au cœur des corps des femmes.

Pour le lectorat, le doute est permis : cette « chose », cette « dévastation » dont parle Erika, est-ce sa rupture avec Vincent ou le mal politique qui hante le Rwanda ? Bien souvent, ces deux sources de souffrance se confondent. La narration relate le « fracas » d'Erika et la peur de Vincent, l'ancien guérillero *Inkotanyi*, qui refuse de s'engager. Dans les mots de Vincent : « Je ne vais pas la rendre heureuse. ... Ça me ravagera » (10). L'impossibilité de faire couple avec Vincent —personnage avec qui Erika vit pourtant un amour et une relation intenses— semble constituer la métaphore d'une situation sociale particulièrement douloureuse pour tout un pays.

Dans le lien intime établi entre le corps féminin et le génocide, on peut voir également une allusion à l'histoire personnelle de l'autrice. Dans une interview, Celis dit encore qu'elle s'est mise à écrire « pour ne pas mourir » (« 28 minutes »). Dans cette optique, la narratrice, autrice des lettres constituant le roman, ressemble à la romancière. Le génocide et ses métaphores (par exemple, « *cette chose* », « *une dévastation* ») ont pris possession du corps de la narratrice comme, apparemment, de celui de l'autrice. Encore une fois, l'œuvre témoigne d'un brouillage des frontières génériques qui permet à la fiction de développer le discours autobiographique d'une narratrice-autrice fictionnelle, mais qui absorbe en son sein le discours autobiographique de Celis. L'œuvre, par conséquent, éclaire le besoin de reconnaître l'emprise que le

⁸ Le 20 septembre 2022, sur ARTE, Dominique Celis s'exprimait pour y dire à quel point, au Rwanda, les corps sont « saturés de cadavres » et à quel point son corps à elle, « corps-caveau », est saturé des histoires tragiques qu'on lui a racontées (« 28 minutes »). Dans l'autre interview, accordée à Afrique Hebdo, elle dit vouloir montrer que les répercussions de l'histoire collective monstrueuse s'impriment sur le corps et le vécu des survivants : l'absence des disparus, les maladies, les traces sur les corps, jusqu'à la façon de se déplacer, de penser et de vivre ensemble (« Afrique Hebdo »). C'est ce que l'autrice exprime aussi dans la fiction où le corps d'Erika est « plein de tombes » et où « l'intime, c'est de la merde. Un précipice. Des fosses » (124).

génocide continue à avoir sur le corps social rwandais, tout comme sur le bien-être physique et psychique d'individus, représentés à travers la métaphore du corps « squatté » par une douleur insurmontable. L'écriture, ancrée à la fois dans le réel et le fictionnel, s'impose dans ce contexte comme une façon — certes imparfaite— d'entreprendre ce travail de reconnaissance et, peut-être, de réparation tant attendu.

La représentation de l'extrême douleur qui habite le corps d'Erika va à l'encontre d'un discours officiel, tel que cité dans le roman, qui célèbre le travail de réparation économique et sociale entrepris au Rwanda. L'autrice éclaire cette contradiction en intégrant le discours admiratif de la communauté internationale à la voix intime de sa narratrice en souffrance : « *Un véritable laboratoire, ce pays ! s'extasiaient les chercheurs étrangers, enquêtant sur nos méthodes et nos succès, remarquables* » (Celis, *Ainsi pleurent nos hommes* 9). Bien entendu, ce travail réparatoire est présenté comme superficiel et fort problématique, compte tenu des besoins non satisfaits des individus dont le corps et l'esprit sont pris d'assaut par la mémoire du génocide. Fiction et réel convergent sur ce paradoxe puisque Celis utilise quasiment les mêmes formules dans son roman et dans ses interviews,⁹ nourrissant encore une fois une confusion entre l'identité de l'autrice et celle de sa narratrice. Une prise de position sur la santé de cette société apparemment en plein essor s'exprime à travers la répugnance d'Erika qui veut « s'arrache[r] de ce cimetière en pleine explosion capitaliste » (8) et à travers son insistance sur les « mascarades » (9) de l'unité et de la réconciliation.

Au gré des souvenirs et des rencontres d'Erika, qu'un phrasé haché vient rendre comme en sanglots, le réel émerge sans cesse dans la fiction. Les mots et formules se répètent avec insistance, parfois sans ponctuation, disposés sur la page comme des vers libres où une majuscule peut suivre une virgule. Les phrases (comme on l'a déjà vu dans les citations ci-dessus), souvent averbales, semblent passées à la machette pour rendre la douleur, la colère, l'impuissance et obliger le lectorat à prendre parti. Ce style éloigne résolument le récit d'un documentaire qui ferait la part belle aux témoignages, même si les notes de bas de page nous ramènent à une apparente scientificité. Le récit se démarque aussi, constamment, d'une écriture objective ou neutre, où l'autrice prendrait une distance par rapport à son sujet, par la crudité ou la cruauté des propos. Par exemple, en revenant au Rwanda, Erika espérait de « grandes retrouvailles, / Avec l'enfance. Les parents. La famille. Les amis » (13).

La plupart d'entre eux envasés, machettés, dans les algues du lac Kivu.
/ La plupart d'entre eux incorporés, machettés, à la latérite brune des collines. / Ces retrouvailles, c'est la rencontre avec le néant. / Le néant, ce chef-d'œuvre des assassins, / Des bourreaux des complices, / De leur communauté aux mains presque propres. À la langue et aux yeux pestilentiels pour n'avoir ni désavoué ni empêché. / ... Le trou, la béance, le gouffre. (13)

⁹ Le Rwanda est un laboratoire, répète Celis sur ARTE, où il est impossible à la fois de pardonner et de se venger, où « l'histoire collective vient nous affecter dans nos corps » (« 28 minutes »).

Les souvenirs s'invitent, lancinants. Certes l'autrice ne dit pas « je » en son nom et passe par le truchement de sa narratrice ou de ses personnages mais elle se rapproche du témoignage par cette impression qu'elle donne que l'obligation de dire le génocide s'est imposée à elle. En 1983, Erika a 8 ans ; au marché avec sa mère, elle entend le marchand qui demande : « Comment un chien et une *inyenzi*¹⁰ ont-ils pu engendrer un si joli enfant ? » (19) L'épisode – premier souvenir d'enfance personnel d'Erika – renvoie à la campagne de dénigrement des Tutsi orchestrée par le pouvoir hutu pour préparer le massacre, éradication pure et simple d'opposants politiques. Pour le politologue Jacques Sémelin, la terminologie est de première importance. « On tue à l'avance avec des mots » (*RCN Justice & Démocratie* 24). Les discours manipulent les esprits et préparent le génocide dans l'imaginaire où se construit un cadre de haine.¹¹ Raison de plus pour utiliser les mots qui réparent plutôt que ceux qui détruisent, ce que la fiction a le pouvoir de faire. Comme l'écrit Marc Petit, « l'art en figurant le mal le désactualise pour le rendre visible. Alors seulement le cœur peut s'indigner, l'esprit, comprendre, la main, s'armer pour agir contre lui. Grâce à la fiction » (97).

Erika récolte les premiers aveux, un peu comme dans une enquête policière. Le 27 janvier 2013, elle raconte à sa sœur comment elle est partie en excursion dans la province de l'Est. Vincent fait le plein et elle tombe sur Félix, ancien domestique qu'enfant, elle aimait, et aujourd'hui pompiste. Trois heures durant, il lui raconte le massacre des sœurs de sa mère, que la narratrice appelle « les Tatas. Gaudence, Dévota, Ansila et Daphrosa » (Celis, *Ainsi pleurent nos hommes* 25). Le 7 avril 1994 – la date et les détails précis accentuent l'effet de réel –, les villageois ont « ligoté les Tantes, nues, aux montants d'acier de la clôture, chevilles encordées les unes aux autres » (26). Dieudonné, fils d'un cultivateur hutu aisé, ancien prétendant éconduit de Dévota, s'en est d'abord pris à Gaudence. Félix, jardinier, conseille le sécateur : lui aussi s'était senti humilié parce que le père d'Erika, un Blanc, lui avait donné un sécateur pour gaucher dont il ne pouvait se servir sans susciter les moqueries.

Tata Gaudé achevée, [Dieudonné, l'amoureux déchu,] a remonté sa braguette pour s'intéresser à Dévota. Il lui a élargi le vagin au sécateur. Enfoncé un des manches en scandant chaque poussée d'un *t'aimes les grosses bites, hein, toi ?* Fendu le visage en y plantant la branche convexe et tranchante de l'outil. Dieudonné a houspillé sa parentèle,

¹⁰ Note de l'éditeur : « “Cancrelat”, “cafard”. Termes utilisés pour déshumaniser les Tutsis » (19). Voir aussi « Procès Simbikangwa : “Inyenzi”, le pré-génocide rwandais avec les mots » : « ce mot de kinyarwanda a servi à nommer les Tutsis. Pendant les massacres de 1994, la radio Mille collines, principal “média de la haine” ..., appelait les masses à la “désinsectisation” », *Jeune Afrique*, 14 février 2014. <https://www.jeuneafrique.com/165536/politique/proc-s-simbikangwa-inyenzi-le-pr-g-nocide-rwandais-avec-les-mots/>.

¹¹ Voir l'interview de Sémelin dans *RCN Justice & Démocratie. Le Bulletin. Dossier spécial Rwanda*. 1^{er} trimestre 2004, Émission 12 « les médias de la haine », p. 24, en ligne : https://rcn-ong.be/wp-content/uploads/2022/12/Bull7_2004_03_Rwanda.pdf. Voir aussi « Procès Simbikangwa : “Inyenzi”, le pré-génocide rwandais avec les mots », *Jeune Afrique*, 14 février 2014.s.p., <https://www.jeuneafrique.com/165536/politique/proc-s-simbikangwa-inyenzi-le-pr-g-nocide-rwandais-avec-les-mots/> : « C'est la mise en route d'un système qui fonctionnera pendant le génocide. Il y a un réseau actif de propagande et d'action avec deux cibles : les Tutsis et “l'ennemi intérieur”. C'est de la politique, pas de l'ethnographie. »

acharnée à des travaux horticoles sur Tantes Ansila et Daphrosa. *On se dépêche ! J'ai soif !* (28, en italiques dans le texte)

Le récit de Félix et la vision des tantes mutilées, « corps-objets, profanés » (63), reviendront comme un leitmotiv dans le récit : « J'aurai en face de moi les vagins éclatants éclatés des Tatas » (48). L'efficacité de la fiction qui plonge le lectorat dans l'émotion tient en cette tension : ni autobiographie d'une victime, ni récit de survivant·e, mais entreprise littéraire, voire lyrique, qui se veut aussi dénonciation et demande de justice comme dans un réel témoignage d'un malheur collectif, l'ambiguïté est manifeste (Lempérière 399). Comment dire la violence ? Jusqu'à quel point la dire ? C'est la question que se pose aussi l'écrivain Thomas Hunkeler, tout en considérant que répondre à cette question est l'une des tâches les plus nobles de la littérature, la littérature qui serait « une arme de rédemption massive » (131).

Les « vagins éclatants éclatés » (Celis, *Ainsi pleurent nos hommes* 48), formule allitérative et incantatoire mais aussi symbole des violences faites aux femmes, se mêle ici au souvenir du frère d'Erika : le 27 janvier, il aurait eu 44 ans. Pourtant sa mort n'a rien à voir avec le génocide. On sait seulement que « le frère mort, il n'y avait plus ses *je les tuerai tous* pour contenir ses *ils nous tueront tous* [de la mère] » (157) et que la violence tourmentait la famille d'Erika depuis longtemps. La parole du frère est le seul endroit du texte où affleure la possible violence faite à des personnes Hutu.

La parole des personnages prend parfois une dimension anthropologique quand ils insistent, tout particulièrement, sur l'importance de la famille et de la communauté sociétale au Rwanda. Vincent conseille : « Fais-lui [à Félix] sentir que tu n'as pas peur. Que tu n'es pas seule. Tu les connais. Pas de famille ici, ça signifie être de la merde. Qui parle en *je* est vulnérable, un minable, un isolé sans support » (30). Et encore : « Tu connais l'Afrique. Sans famille tu es de, dans, la merde » (111). Même si elle est aujourd'hui soumise à bien des tensions, entre tradition et modernité, et sans vouloir généraliser, les cultures africaines tendent en effet à mettre la famille au centre des valeurs (Nguimfack et al.). La société rwandaise est « holiste » et « Refaire humanité » dans une société holiste, c'est refaire corps, revivre ensemble, explique Celis sur ARTE (« 28 minutes »). Dans la fiction, Celis fait parler la Colonelle, amie tutsie d'Erika, « injuriée par son père pour ses amours hutues », pour avoir contracté « un mariage *contre nature* » (*Ainsi pleurent nos hommes* 133). Comme une même famille peut unir Hutu et Tutsi, on imagine mieux l'inextricable horreur de la situation et la profondeur des blessures qui hantent les individus, les familles et la société tout entière.

Dans une tentative désespérée de dépasser son état de paralysie, Erika concentre ses efforts sur les expériences corporelles et, tout particulièrement sur un rapport sexuel endiablé et libre de toute entrave : « il suffisait ... de déployer sa force phallique. ... / insuffler la vie par le sexe à nos corps caveaux pour nous réhabiliter sujet, / Et nous incarner dans nos chairs » (208). Il suffisait de « jouir pour ne pas mourir. Remédier à l'agonie par l'acte de vivre, baiser » (216), un acte sans engagement autre que la jouissance : Erika n'envisage aucunement l'amour, la fondation d'une famille ni la procréation. L'amalgame est permanent entre l'individuel et le collectif, et l'horreur se replie au creux de l'intime, tout en insistant constamment sur le corps des femmes.

Malentendu permanent

Au hasard des rencontres, sont décrits les processus, à la fois du génocide et de la réconciliation qui a suivi. Damien Verstraeten, un ami blanc, conseille lui aussi d'oublier, de tourner la page : pourquoi ressasser le génocide ? Il y a prescription, affirme-t-il et « Il est dur le Grand,¹² mais il a raison ! » (36). Damien justifie ainsi la politique musclée de réconciliation initiée par Kagamé. Dans sa « prise de tête avec Damien » (33), ironique, Erika parle de l'exemplarité de Vianney, un « pote » de Damien, un riche Rwandais qui a « publiquement imploré le pardon pour la faute des siens, incarcérés » (35), évoquant ainsi les pratiques réelles. Elle refuse de répondre à l'invitation de Vianney : « je devrais aller minauder dans une petite robe glamour à sa table ? » (35). Elle explique : « Entre le Vianney et moi, il y a une rivière de sang, la Nyabarongo.¹³ Il me dégoûte ! » (35). Comment faire la fête avec quelqu'un qui a « trempé » ? Et Vianney est loin d'être le seul. Jocelyn, par exemple, n'a été condamné « qu' » à 17 ans parce que les rescapés ont été unanimes pour dire qu'il n'avait pas violé et qu'il a dénoncé de nombreux violeurs, à commencer par les siens : « son père, ses frères et demi-frères, son propre fils et ses neveux » (180).

« *Passer à autre chose. Tourner la page* » (39), Erika ne parvient pas à le faire, malgré la pression émanant de la politique de réconciliation et aussi de certains amis. La réconciliation semble impossible à cause de « la victoire rampante du génocide. / Cette chose sans lieu, qui a eu lieu, / Arrimée, telle une inscription, indiscernable » (62). Pourquoi ? Parce que

... derrière l'apparence d'avoir refait corps avec son histoire, / ...
derrière la réhabilitation dans un linceul social cousu de relations,
d'amis, d'un travail et d'activités. / ... derrière tout ça, / Sans issue, /
L'incapacité à se lier. / Derrière la survie, derrière, annoncent-ils, la
résilience, providence des sans ressources, / ... On doit gagner ensemble
dans le vivre-ensemble, dans le réel (62-63)

Semujanga rappelle la polémique que suscite « la question fondamentale de savoir dans quelle mesure l'expérience du génocide est indicible » (16) : pour les tenants du « taire », « le silence devant l'horreur » serait « la seule attitude moralement valable » (17). Pour Celis, le silence ne suffit pas, il mène à une impasse:¹⁴ dans le « linceul social » qu'est le Rwanda, « [i]l n'y aura ni délivrance ni expiation. Rien, nada ! C'est celle-là la nécessité de l'unité et de la réconciliation » (93). Ce « vivre-ensemble » est impossible parce qu'après les procès, les jugements, les condamnations, il « faut encore juguler la rage des bourreaux et de leurs familles, la culpabilité des lâches, la vomissure négationniste » (63). Et même ceux qui ont écopé de lourdes peines finissent par sortir de prison. Si on les rencontre, « Au nom de la Sainte Réconciliation,

¹² L'autrice explique : « *le Grand* pour qualifier Muzehé wacu ». Et en note de bas de page : « Littéralement, “notre vieux”. Le terme *muzehé* signifie l'âge et/ou le respect accordé à quelqu'un. Il s'agit ici de Paul Kagame, le président de la République du Rwanda. La contraction de *muzehé* est *mzee* » (36).

¹³ La Nyabarongo est une rivière du Rwanda qui remonte vers le nord en direction de la chaîne des volcans puis redescend vers le Burundi en passant à l'ouest de la capitale Kigali.

¹⁴ Sur le silence, voir l'article de Catherine Gravet, « Génocide des Tutsi : Monique Bernier et Dominique Celis ont brisé le silence », *Intercâmbio*, n° 17, 2024, pp. 118-135.

[on fait] semblant de rien » (49). Une solution existe-t-elle « pour tous redevenir des Rwandais » alors qu'on reproche aux rescapés leur arrogance, leur incapacité à pardonner, leur colère, « cette faiblesse des minables » (175) ? Terrible ironie, les voisins reprochent aux victimes de viols (« le crime parfait », 254) leurs dépositions aux procès Gacaca : elles sont « acariâtres », elles les ont « enfonc[és] avec des détails cruels » (188). Les rescapé-es doivent « atrophier la sensibilité », « séquestrer l'émotion », « la boucler » (63). Cette intolérable injonction au silence, qu'on impose souvent aux survivants de crimes de masse, cette « terreur moderne » (Adorno 231), devient sans doute une motivation pour Celis de se lancer en littérature par le biais d'une (pseudo-)fiction à la lisière du témoignage (Detue et Lacoste 5 et 15).

Les conséquences de l'injonction à la réconciliation sont aussi une société où les membres vivent dans la paranoïa : « le flicage [est] permanent. Par tes amis. Tes collègues, tes voisins. Tes amants. ... l'absence viscérale de confiance » (Celis, *Ainsi pleurent nos hommes* 66). Il n'est pas étonnant que « pas un autochtone n'est épargné par l'angoisse » (122). Et encore une fois, la situation est vue de l'intérieur des personnages, de manière très imagée : « Les succès comme les défaites du collectif ... / Viennent te ravager dans l'intime, / Viennent te remémorer qu'un jour, d'une durée de 35 ans, / Caïn a aiguisé sa haine de la vie sur les tiens, Caïn a déféqué sur toi » (63-64). Ce retour à la genèse indique par analogie le martyr du peuple tutsi, tout en l'amplifiant : ni Abel mort ni Adam ni Ève n'ont dû se réconcilier avec le coupable que Dieu, lui, a exilé.

Erika essaie d'analyser le processus génocidaire en revenant à la situation politique mais en refusant d'en rester au « concept ». Ce qui compte, c'est le corps, voire les emblématiques vagins – emblèmes, attributs visibles qui représentent toutes les femmes mortes et torturées devenues objets : « Les Tantes, il ne s'agit ni de la mort ni de la vie d'une personne. Non plus de la haine. / Il s'agit de leur lente déshumanisation. Gratuite. Cadeau ! / Il s'agit de cruauté. De mépris. De torture. / Il s'agit de l'agonie, planifiée, de la dignité humaine. / De la *cafardisation* des nôtres » (39). Mais peut-être n'y a-t-il rien à comprendre : « L'extermination, c'est pas une catégorie de l'entendement. C'est un hors-la-vie dans la vie » (92).

Face à une pression sociale et politique qui veut taire les violences commises pendant le génocide – et surtout celles infligées aux femmes – l'autrice éclaire les effets néfastes de ce silence et raconte, souvent avec crudité, le vécu de plusieurs femmes tutsies tuées, violées, rescapées, sans oublier celles qui n'ont pas vécu directement le génocide, mais qui restent profondément affectées par les événements. Le génocide et son programme de déshumanisation sont représentés comme logés à jamais dans le corps des femmes. Cette insistance sur le corps – le corps torturé, le corps violé, le corps marqué par l'horreur, le corps obligé de refouler son vécu – participe de la représentation d'un malentendu permanent. Si la pression sociale favorise le silence autour des souffrances pour garantir le vivre ensemble comme peuple rwandais unifié, le corps chez Celis est le lieu où se manifestent les douleurs qui ne se taisent pas, l'inertie et la fragmentation qui en résultent à cause d'une réconciliation non-accomplie et des terrifiantes vérités qu'on refuse d'entendre.

Récits sur le génocide et réalité politique

Plusieurs récits de personnages masculins se focalisent aussi sur le corps et le sexe des femmes pour dire la vérité des crimes commis lors du génocide. En abyme, les récits se multiplient, comme ceux de Vincent, où se matérialisent ainsi, comme en synecdoque, les sexes des femmes, étalés au grand jour : « il en avait déjà vu. Des défigurés. Des qui en avaient bavé. Il en avait dégagé des monceaux. Sur les routes ou leurs bas-côtés. Sur les collines. Dans les habitations. Les étables. Les niches. Les lacs. Les rivières. Les marais. Bref. Partout » (87). Ou celui de Manzi, où s'insèrent les mots d'une langue partagée par les ennemis, mais peut-être pas par le lectorat : les *Interhamwés* sont entrés dans la maison et ont trouvé sa mère et ses sœurs « typées et claires. Des Éthiopiennes » (149). Il a entendu les viols commis par « les *gufata kungufu*. Les militants étaient nombreux. Ils ont tous voulu » (149-150). Ce plurilinguisme ainsi que l'anacoluthie par ellipse (pas de complément au verbe vouloir) dissimulent la honte et préservent la pudeur de Vincent et Manzi, les amoureux d'Erika, survivants qui n'ont pu sauver leur famille. La technique narrative du récit dans le récit participe de la construction de ces personnages masculins qui demeurent déchirés par la violence faite aux femmes jusque dans leurs familles. Parallèlement, elle renvoie aux faits historiques du génocide. Le récit à l'intérieur du récit fonctionne ici comme une stratégie d'accumulation – le grand nombre d'histoires de femmes victimes éclaire l'ampleur de la violence infligée aux femmes (surtout tutsies). La pratique narrative sert ainsi de prétexte pour parsemer le récit de détails historiques importants.

L'allusion à l'Éthiopie et à la rivière de sang, la Nyabarongo, s'explique dans la réalité par le discours génocidaire de Léon Mugesera, membre du bureau politique du Mouvement révolutionnaire national pour le développement (MRND), qui, lors d'une réunion à Kabaya le 22 novembre 1992, avait demandé le renvoi des Tutsi en Éthiopie, leur prétendu pays d'origine, « par le raccourci » (Korman 182) : « Maintenant je m'adresse à vous les Tutsis, les cafards. Je vous apprends que votre pays c'est l'Éthiopie, et nous allons vous y expédier très prochainement via Nyabarongo. Cette fois, il faudra même exterminer les enfants » (*Kwibuka* 11). Le Rwandais Daddy de Maximo a réalisé un documentaire intitulé *Par le raccourci* où il montre les cadavres des victimes amoncelés dans le lac Victoria, à plus de 1000 km de Kigali (Korman). Celis, elle, élude tous ces faits et ne garde que les noms propres, par subtile antonomase.

C'est à Gisenyi, ancienne station balnéaire sur le lac Kivu, à la frontière de la République populaire du Congo, qu'a été édifié un premier mémorial, à l'endroit où sont ensevelies près de 12 000 victimes. C'est à Gisenyi, renommée Rubavu, qu'Erika se rend, dans le couvent-hôtel des bénédictines, parce qu'elle s'y sent bien, c'est « [s]on éden » (Celis, *Ainsi pleurent nos hommes* 161), le pays qu'elle associe à sa mère jusqu'au jour où elle découvre que Sœur Agatha est une *interhamwé* qui a comparu à Bruxelles au procès d'Higaniro pour le défendre (165). Gisenyi, c'est aussi le fief du président assassiné, Juvénal Habyarimana. Alphonse Higaniro, un personnage bien réel, « né en 1949, industriel surnommé “le coffre-fort des *Interahamwe*”, la milice génocidaire hutu » (163), comme l'indique la note de bas de page, directeur d'une usine de production d'allumettes et proche du président Habyarimana qu'on accuse,

comme l'indique la presse, d'avoir provoqué et instigué des massacres par ses écrits, d'avoir engagé dans son usine de nombreux membres des *interhamwés* et individus coupables de massacres (« Alphonse Higaniro »). Arrêté le 27 avril 1995, il est libéré le 6 septembre 1996 par le Tribunal pénal international pour le Rwanda à Arusha. On peut lire en ligne l'acte d'accusation du Procureur général près de la Cour d'appel de Bruxelles du 12 février 2001. Il mentionne également deux sœurs, Gertrude et Maria Kisito, accusées elles aussi du même crime de « participation au génocide ». La cour d'assises de Bruxelles les condamne finalement le 8 juin 2001 à des peines allant de 12 à 20 ans de prison (« Higaniro, Acte d'accusation »). Celis n'a retenu qu'une petite partie de la réalité (précisée notamment dans les notes de bas de page) et l'a mise en mots, voire poétisée, comme dans la description d'Habyarimana : « le ciseleur de la destruction, chefaillon de millions de gueux enchantés en machette » (160).

La bénédictine étant la seule femme génocidaire mentionnée dans le roman, à qui Erika semble pardonner en souvenir du passé, Celis prend le parti de minimiser la culpabilité des femmes. Un article comme celui d'Achille Sommo Pende montre, pourtant, à quel point, au Rwanda comme en République démocratique du Congo, les femmes sont victimes d'atrocités, mais aussi qu'elles ont perpétré bien des violences, y compris sexuelles. Nicole Hogg note, elle, que les femmes étaient rarement engagées directement dans les meurtres et viols commis lors du génocide et qu'elles ont plutôt dénoncé les cibles et pillé les biens (71). Or, elle ajoute que le faible pourcentage des femmes condamnées par les Gacaca ne reflète pas l'ampleur de leur implication réelle et serait dû à ce qu'elle nomme la « *courtesy* » [courtoisie] des juges (93).

« Le roman est réalité » et « la fiction n'existe pas » écrit le romancier Luc Lang (99), et Jakob Arjouni déclare que, s'il écrit des romans, s'il « invente le réel », c'est pour « mieux comprendre la réalité » (411). Quant à Danilo Kiš, « il taille de la vraie littérature » dans la masse des témoignages des survivants, il prend pour matériau de sa fiction « la réalité des liquidations, des procès, des camps et des tourments qui sévissent en Europe [depuis le début du XX^e siècle] » (Salmon 27). L'option de Celis est de passer des événements sélectionnés du réel par le filtre de l'intime, voire du corps des femmes, pour dire l'impossible réconciliation.

Émancipation féminine

Si les « vagins éclatants éclatés » (Celis, *Ainsi pleurent nos hommes* 48) des tantes reviennent dans la narration comme un leitmotiv, la place accordée à la description des personnages féminins suggère que ces femmes ne doivent pas se réduire à leur sexe torturé. Une tension s'installe dans le roman entre, d'une part, l'impossibilité d'exorciser l'horreur du génocide et, surtout, les violences sexuelles et, d'autre part, le désir de libérer les femmes de la souffrance qui les habite. Les femmes du roman ne sont pas soumises aux hommes et n'adoptent pas de rôle de genre soi-disant traditionnel, centrés sur la maternité et la fidélité dans le mariage. Erika tente bien de ne pas reprocher à Vincent ses infidélités et de l'accueillir sans récrimination ni jalousie —comme le lui conseillent certain·e·s de ses ami·e·s— mais elle ne se prive pas d'une nouvelle relation sexuelle avec un amant à qui elle cache l'existence de Vincent, parti en Turquie. Les amies et colocataires d'Erika, célibataires, indépendantes financièrement,

ont des amants de passage qu'elles peuvent chasser quand elles en ont assez. La femme de James, l'ami de Vincent, accouche en Belgique alors que son mari a subi une vasectomie depuis la naissance de son premier enfant.

Pourquoi Vincent ne peut-il maintenir une relation avec Erika ? Pour lui, l'amour est « trop anxiogène » (126). Cet ancien soldat est « impuissant », voire « émasculé » (208) – il n'a pas réussi à sauver les siens, en particulier les femmes de sa famille et de son peuple, à empêcher les viols, les humiliations et les morts atroces – et il n'accepte pas sa vulnérabilité. Son ami, James, confirme : « De l'inouï de la violence des impuissants. Nous, les mecs rwandais, nous sommes vulnérables. ... l'insécurité des femmes nous est insupportable ». Or, James reconnaît aussi que « [l]'ignominie masculine ici c'est une éthique » (123). « Les larmes d'un homme coulent à l'intérieur » (28 minutes), dit un proverbe rwandais qui explicite le titre du roman, et c'est une autre dimension encore de l'unité à retrouver : « au prisme de la culture martiale » (28 minutes), les hommes, qui n'ont pu défendre les leurs, sont profondément humiliés. Ils ne peuvent retrouver leur masculinité et aimer à nouveau.¹⁵ C'est dans cette optique que l'échec de la relation entre Erika et Vincent, malgré le désir d'aimer et la possibilité de faire exulter les corps, représente l'échec du Rwanda : ni le sexe ni l'amour ni l'injonction à la réconciliation ne peuvent résoudre la fracture sociale qui continue d'endeuiller l'après génocide.

Toutefois, les femmes du roman sont capables non seulement de conserver ou de rétablir leur autonomie mais aussi de venger un homme. Avant de probablement quitter le Rwanda, et alors que son histoire avec Vincent est terminée, Erika résout son enquête et trouve le moyen de prouver que les tribunaux ont oublié de condamner des crimes commis avant 1994. Vincent, absent au moment des faits, lui avait raconté le sort de ses sœurs : « Les soldats se sont servis. Sur elles. Dans les chiottes. ... Les soldats ont empoigné les filles, dénudées, hors des toilettes. / Ils les ont tapées par terre. Au milieu du cabaret. / Claironné. / – *Noheli nziza* ! Tournée générale ! » (72) et le père, Célestin, « avait assisté au viol de ses filles. Impassible » (73). Erika, adoptant en quelque sorte la posture attendue de l'homme rwandais qui veut protéger les femmes de sa famille, fera en sorte que Gaspard, l'un des auteurs des viols et meurtres de la famille de Vincent soit arrêté.

La dénonciation est-elle un acte politique ? Dans le titre de son article, Danièle Lochak pose la question différemment : « La dénonciation, stade suprême ou perversion de la démocratie ? » (451). Et elle ne tranche pas : la dénonciation peut être légitime dans une société démocratique, elle est parfois une obligation civique mais peut aussi mener à une société policière, voire totalitaire. Elle n'est pas l'idéal de l'État de droit, et peut signer la dégénérescence de la démocratie. Pour Erika, la question ne se pose pas en termes de démocratie, c'est une démarche personnelle, encore une fois, qui lui permet d'exorciser son échec amoureux en offrant à Vincent la tête d'un coupable. Bien qu'en position de femme dont le corps est écrasé par le vécu de toutes celles qui ont été tuées et violées lors du génocide, elle se montre capable d'agir dans l'ordre du social.

¹⁵ C'est ce qu'explique Celis sur ARTE (« 28 minutes »).

Conclusion

À travers cette fiction qui mobilise plusieurs sous-genres romanesques et tente de garantir la véracité des témoignages malgré son style abrupt qui contribue à une esthétisation de l'horreur, Celis et son roman prouvent que « la sphère privée flirte ouvertement avec la sphère publique » (Montémont et Simonet-Tenant 1) et le cas particulier d'Erika illustre cette « interpénétration du politique et de l'intime » (1), ou encore « intimité du politique et politisation de l'intime » (Montémont et Simonet-Tenant 8) auxquelles s'intéressent les chercheur·e·s en sciences politiques.¹⁶ Et si Celis aborde ainsi la question du génocide dans son roman (y compris avec son style « machetté » et l'ambiguïté du « je »), peut-être s'agit-il d'une autre stratégie faisant partie de l'« écriture femme »¹⁷. Mêler intime et politique pourrait être un exemple de ce que Geneviève Brisac appelle la « marche du cavalier »¹⁸, c'est-à-dire une sorte de « politesse qui cherche l'harmonie au-delà des conflits, de qui fait un léger pas de côté » (94). Rappelons qu'aux échecs, le cavalier peut sauter par-dessus les pions de l'adversaire pour le surprendre, que, grâce à la technique de la fourchette, il peut s'attaquer à deux pièces à la fois et que sa position idéale est au centre de l'échiquier.

Jacques Rancière, lui, interroge « comment quelqu'un, à une place donnée, peut percevoir et penser son monde » (572) et Frederico Tarragoni précise que « la subjectivation politique procède d'une dés-identification sociale et d'un arrachement aux places et aux fonctions de l'ordre social » (121). Dans le roman de Celis, l'héroïne, comme peut-être l'autrice, n'a pas de monde aux contours bien définis. Non seulement « [l]a transformation paysagère du pays [le Rwanda] est totale et irrémédiable » (48), mais Erika ne trouve pas sa place, ni en Belgique, ni au Rwanda, ni même dans les bras des hommes qui l'aiment. Du point de vue d'une protagoniste qui n'a pas d'assise stable dans un « monde » clairement identifiable, Celis décrit un univers rwandais se caractérisant par une communauté superficiellement unifiée. L'œuvre puise, toutefois, dans l'expérience intime de la narratrice pour éclairer et dénoncer les fractures – ainsi que leurs causes et leurs conséquences – existant à l'intérieur d'une société présentée, à la surface, comme en pleine effervescence. Dans ce contexte, Erika n'a que son corps à habiter, encore est-il peuplé de cadavres. Élargissant la notion de « chambre », voire de « lieu à soi » rendue célèbre par Virginia Woolf, Françoise Collin propose celle d'« acosmie » (s.p.) elle aussi spécifique aux écrivaines. Si « une femme ... surtout écrivain, éprouve

¹⁶ Voir, par exemple, Montémont et Simonet-Tenant qui proposent un dossier intitulé « Intime et politique » dans la revue *Itinéraires*, n° 2, 2012, où elles décrivent l'interpénétration du politique et de l'intime du XVIII^e au XXI^e siècle. Notons également qu'elles précisent : « Le genre grammatical du terme *politique* n'apparaît pas dans le titre choisi. C'est une manière de contourner un débat linguistique subtil ; c'est également une façon de laisser jouer la polysémie du terme » (5). Leur introduction se termine par ces mots : « L'intime et le politique ne sauraient donc être lus comme une naïve opposition entre un repli sur la singularité et une aspiration à la construction harmonieuse d'un "vivre-ensemble" : c'est une tension beaucoup plus subtile qui les relie pour le meilleur (articulation de l'un et de l'autre) ou pour le pire (instrumentalisation de l'un par l'autre) » (7).

¹⁷ Titre de l'essai de Béatrice Didier cité dans l'introduction de cette étude.

¹⁸ Sous-titre de l'essai : Brisac, Geneviève. *Sisyphus est une femme. La Marche du cavalier*. Éditions de l'Olivier (Les Feux), 2019.

profondément et douloureusement ... le fait qu'elle n'a pas de monde si ce n'est ce monde intérieur et subjectif » (Collin), il n'est pas étonnant qu'en littérature, elle mêle inextricablement drame intime et tragédie collective quand elle aborde le politique. Le corps, voire l'intime est donc pour la romancière le seul lieu d'où elle peut considérer le monde, et c'est aussi le cœur de l'échiquier d'où ses attaques seront les plus efficaces.

Bibliographie

- « 12 à 20 ans de prison pour les “génocideurs” du Rwanda. » *Le Monde*, 8 juin 2001. https://www.lemonde.fr/archives/article/2001/06/08/12-a-20-ans-de-prison-pour-les-genocideurs-du-rwanda_194455_1819218.html.
- Adorno, Theodor W. *Minima Moralia : Réflexions sur la vie mutilée*. Paris, Payot, 1991.
- « Alphonse Higaniro, l’homme de pouvoir ». *La Libre Belgique*, 15 avril 2001. <https://www.lalibre.be/international/2001/04/16/alphonse-higaniro-lhomme-de-pouvoir-WOEASNWPINE7LAFCB47YF2UPQU/>.
- Arjouni, Jakob. « Inventer le réel. » traduit de l’allemand par Stefan Kaemper. *Les Assises internationales du roman. Roman et réalité*. Paris, Villa Gillet, 2007, p. 411
- Aron, Paul. *La Littérature prolétarienne en Belgique francophone depuis 1900*. Bruxelles, Labor, 1995.
- Brisac, Geneviève. *Sisyph est une femme. La Marche du cavalier*. Paris, Éditions de l’Olivier (Les Feux), 2019.
- Celis, Dominique. « 28 minutes. » Interview de Dominique Celis, ARTE, 20 septembre 2022.
- . *Ainsi pleurent nos hommes*. Paris, Philippe Rey, 2022.
- . *Gêneurs de survivants ! La question du génocide des Tutsi*. Bruxelles, Centre d’action laïque, Espace de libertés, 2012.
- Celis, Dominique. « Dominique Celis signe un premier roman cru et poétique sur le traumatisme du génocide au Rwanda. » *YouTube*, mis en ligne par France 4, Afrique Hebdo, 31 octobre 2022, <https://www.youtube.com/watch?v=nLf9Z97t1n8>.
- Celis, Dominique et Gaëlle Henrard. « Démocratie et génocide. » *Aide-Mémoire*, n° 61, juillet-septembre 2012, p. 4.
- Chrétien, Jean-Pierre. *L’Afrique des grands lacs : deux mille ans d’histoire*. Paris, Flammarion, 2001.
- Collin, Françoise. « Le sujet et l’auteur ou lire “l’autre femme”. » *Les Cahiers du CEDREF*, n° 2, 1990, pp. 9-20. <https://doi.org/10.4000/cedref.1376>.
- De Maximo, Dady. *Par le raccourci*. Kigali, Dadmax, 2019.
- Detue, Frédérick et Charlotte Lacoste. « Ce que le témoignage fait à la littérature. » *Europe*, n° 1041-1042, janvier-février 2016, pp. 3-15.
- Didier, Béatrice. *L’Écriture femme*. Paris, PUF, 1981.
- Fœssel, Michaël. *Le Temps de la consolation*. Paris, Seuil, 2015.
- Gravet, Catherine, « Génocide des Tutsi : Monique Bernier et Dominique Celis ont brisé le silence. » *Intercâmbio*, n° 17, 2024, pp. 118-135.
- Halen, Pierre & Walter, Jacques, éditeurs. *Les langages de la mémoire. Littérature, médias et génocide au Rwanda*. Metz, Université Paul Verlaine-Metz, Centre de recherche « Écritures », 2007.
- « Higaniro, Acte d’accusation du Procureur général près la Cour d’appel de Bruxelles du 12 février 2001. » <https://www.legal-tools.org/doc/9cc6f2/pdf>.
- Hogg, Nicole. « Women’s Participation in the Rwandan Genocide : Mothers or Monsters ? » *International Review of the Red Cross*, vol. 92, n° 877, mars 2010, pp. 69-102.
- Hunkeler, Thomas. « La littérature : une arme de rédemption massive ? », dirigé

- par Marc Quaghebeur, *Violence et vérité dans les littératures francophones*. Bruxelles, Peter Lang, 2013, pp. 131-134.
- Kamanzi, Michel S. « Rwanda : quelle réconciliation ? » *Études*, t. 400, vol. 5, 2004, pp. 581-586.
- Korman, Rémi. « Rwanda : Épisode 5 - Rivières et marais rwandais : lieux de mémoire du génocide ? / Rwanda aflevering 5. Rwandese rivieren en moerassen: herinneringsplekken van de volkerenmoord? ». *Témoigner entre histoire et mémoire / Getuigen tussen geschiedenis en herinnering. Violences radicales en scène*, n° 121, 2015, pp. 182-185. <https://doi.org/10.4000/temoigner.3597>.
- Kwibuka 25^e commémoration du génocide perpétré contre les Tutsis, s.d., http://kwibuka.rw/wpcontent/uploads/2019/03/Kwibuka25_Booklet_French_Web.pdf?t=1555320707.
- Lang, Luc. « La fiction n'existe pas. » *Les Assises internationales du roman. Roman et réalité*. Paris, Villa Gillet, 2007, pp. 99-108.
- Lempérière, Annick. « Moi, Rigoberta Menchú. Témoignage d'une Indienne Internationale. », dirigé par Jean-François Chevrier et Philippe Roussin, « Le Parti-pris du document. Littérature, photographie, cinéma et architecture au XX^e siècle. » *Communications*, n° 71, 2001, pp. 395-434.
- Lochak, Danièle. « La dénonciation, stade suprême ou perversion de la démocratie ? » *L'État de droit. Mélanges en l'honneur de Guy Braibant*. Paris, Dalloz, 1996, pp. 451-471. <https://hal.parisnanterre.fr/hal-01691118/document>.
- Montémont, Véronique et Françoise Simonet-Tenant, rédactrices. « Intime et politique. » *Itinéraires*, n° 2, 2012. <https://doi.org/10.4000/itineraires.1062>.
- Nguimfack, Léonard, et al. « Traditionnalité et modernité dans les familles contemporaines : un exemple africain. » *Psychothérapies*, vol. 30, n° 1, 2010, pp. 25-35.
- ONU. « Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide. » 9 décembre 1948. <https://www.ohchr.org/fr/instruments-mechanisms/instruments/convention-prevention-and-punishment-crime-genocide>.
- Pestieau, Joseph. « Société et politique avec ou sans État. » *Philosophiques*, vol. 6, n° 2, octobre 1979, pp. 235-252. <https://doi.org/10.7202/203117ar>.
- Petit, Marc. *Éloge de la fiction*, Paris, Fayard, 1999.
- Poreau, Brice. *Extension de la théorie de la reconnaissance : L'exemple du génocide rwandais*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- « Procès Simbikangwa : “Inyenzi”, le pré-génocide rwandais avec les mots. » *Jeune Afrique*, 14 février 2014. <https://www.jeuneafrique.com/165536/politique/proc-s-simbikangwa-inyenzi-le-pr-g-nocide-rwandais-avec-les-mots/>.
- Rancière, Jacques. *Et tant pis pour les gens fatigués*. Paris, Éditions Amsterdam, 2009.
- RCN Justice & Démocratie. *Le Bulletin. Dossier spécial Rwanda*. 1^{er} trimestre 2004, « Émission 12: Les médias de la haine. » p. 24. https://rcn-ong.be/wp-content/uploads/2022/12/Bull7_2004_03_Rwanda.pdf.

- Salmon, Christian. *Tombeau de la fiction*. Paris, Denoël, 1999.
- Sémelin, Jacques. *Purifier et détruire. Usages politiques des massacres et génocides*. Paris, Seuil (La couleur des idées), 2005.
- Semujanga, Josias. *Le génocide, sujet de fiction ? Analyse des récits du massacre des Tutsi dans la littérature africaine*. Montréal, Nota Bene, 2008.
- Sommo Pende, Achille. « Violences de guerres et distorsions de normes de genre au Rwanda et en République démocratique du Congo. » *Cahiers internationaux de symbolisme – Guerre*, n^{os} 149-150-151, 2018, pp. 367-380.
- Tarragoni, Federico. « Du rapport de la subjectivation politique au monde social. Les raisons d’une mésentente entre sociologie et philosophie politique. » *Raisons politiques*, vol. 2, n^o 62, 2016, pp. 115-130. <https://doi.org/10.3917/rai.062.0115>.
- Woolf, Virginia. *A Room of One’s Own* (1929). Traduit par Clara Malraux. *Une chambre à soi*. Paris, Gonthier, 1965.
- . *A Room of One’s Own* (1929). Traduit par Marie Darrieussecq. *Un lieu à soi*. Paris, Denoël, 2016.